

LA
MÉTÉMPSYCOSE
DU TITRE

SANTIAGO ARTOZQUI

Entre autres vertus, le site de l'ATLF a celle de faire figurer sur sa page d'accueil une « Citation du jour ». Voici celle qu'on y trouve ce matin :

... il s'agit de mépriser la lettre et de suivre l'esprit, de traduire non pas des mots et des phrases, mais d'absorber des pensées et des sentiments et de les rendre. La robe doit se renouveler, son contenu doit rester. Toute vraie traduction est une travestie. Pour le dire de façon plus tranchée encore : ce qui reste, c'est l'âme, mais elle change de corps : la vraie traduction est une métempsycose¹.

La traduction comme une transmigration de l'âme, donc. Cette définition, comme toutes celles que l'on voudra faire de la traduction, est parcellaire et sujette à controverse, mais tenons-la pour vraie, et voyons comment elle pourrait éclairer un sujet épineux : la traduction du titre des œuvres.

Certains titres ne font pas débat. Prenons un grand classique de la littérature policière : *The Murder of Roger Ackroyd* – *Le Meurtre de Roger Ackroyd*², d'Agatha Christie. Rien à dire, on n'est pas surpris. De même, *Mrs McGinty's dead* – *Mrs MacGinty est morte*, n'appelle pas

1 Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, « Was ist übersetzen », *Reden und Vorträge*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1913, trad. D. Hornig.

2 Je ne mentionnerai pas dans cet article le nom des traducteurs, car en matière de titre, ils n'ont que très rarement voix au chapitre. La décision relève de l'éditeur, qui ne suit que rarement les recommandations de son traducteur, pour des raisons qui peuvent être d'ordre commercial, mais aussi relever du copyright.

de commentaire particulier. Pourtant, lorsqu'on considère un troisième roman du même auteur, dont la syntaxe est sinon similaire, du moins approchante, on constate une différence de traitement : *Lord Edgware dies* – *Le Couteau sur la nuque*. Pourquoi ?

Ici, on ne peut que conjecturer. Notons une allitération en « r » dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, et une en « m » dans *Mrs MacGinty est morte*, ces deux titres composant respectivement un octosyllabe et un hémistiche, des formes auxquelles notre oreille est habituée. En revanche, dans *Lord Edgware meurt*, on remarque une double allitération en « d » et en « r », pour quatre pieds, ce qui rend ce syntagme difficile à prononcer et, il faut bien l'avouer, pas très heureux. *La Mort de Lord Edgware*, ou *Le Meurtre de Lord Edgware* sont un peu plus aisément prononçables, mais restent maladroits. Retenons en tout cas une première cause possible de changement de sens dans le choix du titre : la prosodie.

Si l'on en croit Walter Benjamin, les traductions doivent « accueillir l'Étranger dans sa corporéité charnelle³ ». Derrida écrit, lui, qu'« un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber. Laisser tomber le corps, telle est même l'énergie essentielle de la traduction⁴ ». On constate qu'à l'instar de Wilamowitz, ces deux théoriciens partagent la métaphore qui fait d'un texte un corps, malgré des vues opposées sur la façon de procéder lorsqu'on souhaite le traduire. Gageons qu'aucun des deux n'aurait pensé au moyen qu'ont trouvé les petits génies du marketing pour réconcilier ces points de vue antagonistes, et dont le film hollywoodien *The Hangover* fournit un exemple frappant. Ce terme, que même les algorithmes de notre ami Google traduisent par « gueule de bois », a été remplacé par *Very Bad Trip* lorsque le film est sorti sur les écrans français. Ainsi, l'Étranger a été si bien « accueilli » qu'on a gardé sa langue, mais en laissant tomber son « corps verbal », pour lui en fournir un autre qu'on a probablement considéré plus avenant à nos yeux⁵. On

3 « La Tâche du traducteur », dans *Mythe et Violence*, Paris, 1971, coll. « Dossier des Lettres Nouvelles », p. 77.

4 *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 312.

5 Une façon pessimiste de voir les choses consisterait à dire qu'on a traduit ce titre

peine à comprendre pourquoi les gens iraient plus volontiers voir un *Very Bad Trip* qu'une *Gueule de bois*, mais c'est probablement pour appréhender ces subtilités-là qu'on s'inscrit dans les écoles de marketing. Quoi qu'il en soit, la deuxième cause possible du phénomène qui nous occupe est la prise en compte de considérations commerciales.

Soit. Restent les cas plus compliqués des titres qui, associant dans un même élan le fond et la forme, posent de vrais problèmes de traduction. Prenons par exemple le dernier roman de David Peace, que Rivages vient de publier dans une (spectaculaire) traduction de Jean-Paul Gratiàs. Ce livre raconte la vie de Bill Shankly, l'entraîneur qui, de 1959 à 1974, mena le Liverpool Football Club des tréfonds de la deuxième division anglaise aux sommets du foot européen. Comme chacun sait (ou ne sait pas), le rouge est la couleur de ce club, et ses supporters, probablement les plus fervents du monde, se surnomment les *Reds*, les rouges. C'est pourquoi David Peace a intitulé son livre *Red or Dead*.

Alors, que fait-on dans ce cas ? *Red or Dead*, c'est bref, carré, polysémique à souhait... Vouloir traduire cela, c'est s'attaquer à la quadrature du cercle. Disons tout de suite que Jean-Paul Gratiàs, ou Rivages, ou les deux, ont choisi la voie du sens et que le roman s'intitule en français *Rouge ou mort*. Objectivement, on y perd beaucoup du point de vue de l'assonance. En effet, en anglais, ce titre sonne comme un slogan de supporter, et il est difficile de « renouveler sa robe », au sens de Wilamowitz, sans toucher à « son âme ». Comme en poésie, le contenant façonne le contenu. Alors, pourquoi ne pas garder l'idée de métempsycose, quitte à la mâtinier d'une pincée de *globish* et à oser, joyeux mélange : *Red ou raide* ?

Ne soyons pas naïfs, il y a fort à parier que cette solution a été envisagée par les différents acteurs qui sont intervenus dans le choix final du titre : la qualité de l'ouvrage, tant d'un point de vue éditorial que stylistique, ne laisse guère de doutes sur leur professionnalisme et la pertinence de leurs décisions. C'est pourquoi cette traduction

d'anglais en *globish*, le pidgin de la mondialisation, et que c'est ce pidgin, et non l'anglais, qui porte les coups les plus rudes à la langue française. Mais ceci est un autre débat.

alternative n'est présentée ici que comme une variation possible, plutôt destinée à illustrer une problématique qu'à nous poser en donneur de leçons.

Pour finir, et plus étrange encore, intéressons-nous au roman de Jim Thompson, dont le titre original est *Pop. 1280*, qui fut traduit par le créateur de la Série Noire en personne, Marcel Duhamel, lequel, fidèle à son goût pour la coupe, l'intitula *1275 âmes*. Pourquoi ? Allez savoir ! Il faudrait peut-être poser la question à Jean-Bernard Pouy, auteur d'un roman où le protagoniste, un libraire, part aux États-Unis à la recherche des cinq âmes disparues dans la traduction du titre de Thompson. Métempsychose, quand tu nous tiens...